



Le Canard enchaîné



3 avril 2019

Le Théâtre

Onéguine

(Pouchkinorama)

QUELLE MOUCHE a piqué le metteur en scène Jean Bellorini ? Le voilà qui se met aux gadgets ! Dès qu'il prend place, le spectateur doit s'équiper d'un gros casque audio, sous peine de ne rien comprendre à ce qui va suivre. Le voilà vaguement inquiet... Mais pas trop : justement, Bellorini n'a jamais fait dans l'esbroufe technologique, la vidéo à l'épate, le trop-plein. Sans doute a-t-il ses raisons...

Il en est deux, et l'on comprend vite qu'elles sont solides. La première est que ce spectacle est fait pour voyager léger, être joué partout, et pas seulement dans les théâtres. Un décor à l'épure, avec deux tables, quelques chaises, un piano, une console de son, quelques chandeliers, et voilà tout. Fourrez les 140 casques audio dans une grande malle, et hop ! la troupe peut s'installer n'importe où à la diable.

La deuxième est Pouchkine, la légèreté aérienne de sa langue, la musicalité si particulière d'« Eugène Onéguine », livre hors norme publié en 1833, à la fois roman et poème, composé en octosyllabes rimées, réputé intraduisible et qu'a pourtant réussi à traduire André Markowicz au terme d'années de labeur (vingt-huit ans !), cherchant à en retrouver la musicalité et la métrique russes.

Quatre acteurs et une ac-

trice sont sur scène, écouteurs sur la tête eux aussi et minuscule micro à la main. Ils se relaient pour nous conter l'histoire d'Onéguine, jeune aristocrate de haute souche, qui vient d'hériter de son oncle un vaste domaine, s'y rend, fait la connaissance, dans le voisinage, de la belle et simple Tatiana, laquelle lui déclare bientôt sa flamme. Mais, désillusionné sur tout, oisif par scepticisme, cet « homme inutile » la repousse et s'amuse à batifoler avec sa sœur, la joyeuse Olga. Le

drame débute là... Guidé par les voix des comédiens qui lui parlent, lui chuchotent à l'oreille, et par quelques ajouts sonores (vent, cloches, pas dans la neige, etc.), le spectateur sent s'éveiller son imaginaire et surgir en lui d'étonnants paysages mentaux. Comme par miracle, le voilà projeté dans la Russie du XIX^e siècle, se retrouvant dans une calèche traversant un paysage enneigé, dans la salle de bal où Onéguine serre Olga de près, sur le pré où se déroule un duel tragique... Il

voit tout, sent tout, tout se joue à l'oreille.

Les comédiens excellent, déroulant avec une fluidité sans pareille le texte enchanteur de Pouchkine. Mélodie-Amy Wallet, souvent taiseuse, assise à son piano bruiteur, offre aux spectateurs son doux profil de Tatiana, la femme qui aime, en vain, d'amour. Elle est le cœur de la pièce, le cœur du texte aussi, dont les Russes connaissent par cœur des passages entiers.

Un gadget, ces écouteurs ? Non : une trouvaille. Jamais n'a-t-on aussi bien goûté ce texte enchanteur, vif et léger comme une fable.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis.